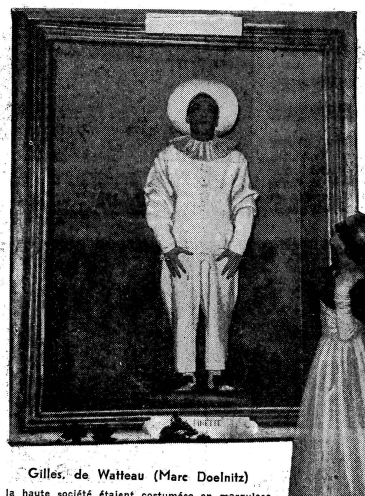
LE TOUT PARIS A JOUÉ AUX VIEUX TABLEAUX (vivants)

La Marquise de Pompadour (Princesse Troubetskoï)



Gilles, de Watteau (Marc Doelnitz)

Un condottiere (Annabella)

« Le Dauphin », Mme Claude Hersent, dans les bras de Bob Hœnstein.

LE Tout-Paris a passé la meilleure soirée de sa semaine au château de Corbeville, la propriété que Jacques Fath possède à une soixantaine de kilomètres de Paris. C'est la seconde grande fête que le joyeux couturier donne à Corbeville. L'année dernière, les réjouissances avaient été placées sous le signe du Far-West. Cette fois, la culotte de soie et la perruque poudrée étaient de rigueur. Les princesses de la haute société étaient costumées en marquises. Mais si les déguisements avaient changé, les invités étaient les mêmes. On reconnaissait inévitablement Ali Khan, Josette Day, le comte de Beaumont, Nora Auric et Elsa Schiaparelli.

Des niches en forme de cadres avaient été disposées tout autour de la cour carrée du château, où quelques privilégiés figuraient des personnages de tableaux célèbres. La princesse Troubetskoï y incarnait, avec beaucoup d'allure, la Pompadour. Elle tenait à la main une partition des « Yeux noirs », mais cet anachronisme ne fut remarqué de personne. Annabella (costumée en condottière) provoqua une manière de scandale en s'introduisant dans le cadre réservé au Dauphin. C'est Mme Claude Hersent, la plus petite personnalité parisienne (par la taille), qui aurait dû s'y trouver. Mais elle était en train de se livrer à une de ses espièglieries coutumières ; avec des punaises elle clouait sur le parquet de la salle de danse la robe de Marie-Laure de Noailles. *Photos Georges DAMBIER.*)

Les U.S.A. annoncent le pneumatique (véritablement) increvable et la citerne à essence élastique

LES Américains viennent de mettre au point de nouveaux et remarquables perfectionnements dans la technique automobile. Le plus sensationnel est sans doute un pneu increvable réalisé par la Firestone Tire and Rubber Co. La chambre est remplacée par un diaphragme intérieur qui retient l'air, meme lorsque l'enveloppe est endommagée. Tous les dangers d'éclatement sont ainsi écartés.

Voici également le « Medi-Wavarin », appareil qui met automatiquement le moteur en marche dès que la température de celui-ci tombe au-dessous d'un certain point et qui l'arrête dès qu'il est revenu à une température normale. Cet appareil, construit par la Gray Lincoln, de North Walpole, ne peut fonctionner que lorsque la voiture est au point mort.

Grâce au pot d'échappement catalyseur fabriqué par la Osy Catalyst Manufacturing Co., les gaz d'échappement seront transformés en vapeurs inodores et inoffensives. Cette invention est particulièrement intéressante, en dehors des automobiles, pour les moteurs à essence fonctionnant dans les locaux fermés.

Pour l'armée, une citerne à essence pliante en nylon et caoutchouc synthétique remplacera les citernes en acier. La citerne en nylon pourra contenir trente-huit mille litres.

Le feu sera définitivement vaincu grâce à une nouvelle pompe à incendie qui distribue deux tonnes de produits extincteurs à la minute.

Enfin, les mécaniciens se réjouiront de savoir qu'un petit appareil en matière plastique sera bientôt mis à leur disposition, grâce auquel ils auront toujours les mains propres. Il permet en une seule opération de gratter toute la graisse qui colle aux doigts ou à la paume et même de la récupérer.

Les Américains grandissent

LES jeunes Américains sont plus grands et plus gros qu'il y a trente ans, d'après le docteur L.-B. Chenoweth, du service médical de Cincinnati.

Ce professeur a constaté que, depuis 1910, les jeunes générations de Cincinnati avaient « ajouté » sept centimètres à leur taille moyenne et dix kilogrammes à leur poids. Cette augmentation, dit-il, semble devoir continuer encore pendant quelques années. En 1910, la taille moyenne des jeunes gens de même âge était de un mètre soixante-dix et le poids moyen de soixante kilogrammes. La taille est actuellement de un mètre soixante-dix-sept

L'article de Françoise GIROUD

Margaret Truman a démontré à Paris que son père avait tort de l'appeler « boîte à potins »

QUE faut-il écrire à propos de miss Margaret Truman, fille adorée du président des Etats-Unis, qui honore cette semaine Paris de sa présence ?

Elle a déjeuné chez Maxim's. Bon. Elle a commandé une robe chez Jacques Griffe. Bien. Elle trouve Paris « bouleversant ». Parfait. Bref, elle fait à peu près ce que font tous les touristes américains qui viennent pour la première fois dans notre bonne ville et qui disposent de revenus confortables, tour Eiffel et Louvre y compris.

Ce n'est pas original, mais pourquoi serait-elle originale ? Elle est à cent lieues de l'Américaine aux jambes longues et aux six maris telle qu'on l'imagine à travers les films et leurs interprètes mais elle ressemble à des millions de jeunes filles de son pays, qui n'ont jamais été à New-York, qui ne seront jamais modèles pour les magazines, qui aiment les glaces au chocolat et se désolent de grossir, qui vont à la messe tous les dimanches et chez le dentiste deux fois par an, qui font des épouses fidèles, de bonnes mères et une cuisine détestable.

Seulement, elle, il lui est arrivé une grande aventure. Papa est devenu président. Et, de sa paisible province natale, elle a émigré avec ses parents dans « vous savez, dit-elle, cette maison où papa, maman et moi nous nous sommes installés en 1945 ». La Maison Blanche.

Deux petits faits autorisent cependant à se demander comment il convient de la décrire. Un humoriste célèbre a déclaré : « Si Staline veut améliorer ses relations avec Truman, il n'a qu'à faire publier un article élogieux sur Margaret. »

Mais un critique musical qui traita la jeune fille un peu rudement a reçu une lettre d'injures manuscrite du président. Iettre qu'il a vendue, dit-on, un million, à un amateur d'autographes.

Alors ? Fait-il faire plaisir à papa en lui accordant toutes les grâces ? Ou fait-il prendre le risque de recevoir une lettre de prix ?

Margaret a l'air « comme il faut »

En vérité, miss Truman ne saurait honnêtement porter à de telles extrémités, du moins lorsqu'elle parle. Je ne l'ai pas entendue chanter.

Alors, voilà.

Pour la fille d'un homme politique aussi important, pour une femme qui a eu l'année dernière un revenu personnel de 25 millions, elle est jolie. Le teint lisse, de belles dents, des yeux clairs, pétillants et l'air diablement « comme il faut ». Les revenus n'ont certainement pas été convertis en zibelines, en brillants et en coûteuses fantaisies.

Mais, pour une chanteuse destinée à la scène, elle n'a pas « de physique ». Ni grâce, ni allure, ni éclat. La fraîcheur de l'extrême jeunesse a disparu. L'épanouissement de la maturité n'est pas encore apparu.

Bien qu'elle passe, dans son pays, pour l'une des femmes les plus mal habillées du monde en compagnie de Rita Hayworth et de la princesse Elizabeth, elle était, lorsque je l'ai rencontrée, parfaite. Petite robe bleu marine sans faute de goût, jolies chaussures, l'air propret et souriant. Et sa couturière, Mme Poula, de Washington, assure avec fierté qu'elle n'a jamais eu besoin de rembourrage aux épaules.

Mais, elle n'a pas de « chic ». A côté d'elle, Mrs David Bruce, épouse de l'ambassadeur des Etats-Unis, avait l'air d'une reine de Paris. Elle vient d'avoir un deuxième enfant, mais c'est la jeune fille qui faisait « mère de famille ».

Si l'on songe qu'elle vit depuis vingt-sept ans entre papa et maman, tout attendris par cette fille unique qu'ils eurent à quarante ans et qu'ils continuent à appeler « Baby », si l'on songe qu'elle a terriblement peur de dire une sottise ou de commettre un impair qui pourrait être interprété contre son père et contre son pays, que chacun de ses faits et gestes serait relaté et diffusé demain à travers toute l'Amérique qu'elle ne peut pas faire un pas sans qu'on lui demande : « Vous n'avez pas l'intention de vous marier ? » et accorder une danse sans qu'on lui attribue un fiancé, si l'on veut bien se souvenir de tout cela, on la trouve étonnante d'aisance et d'esprit.

Le soir où elle a dîné avec le roi et la reine d'Angleterre, à Buckingham Palace, elle a téléphoné à son père et elle lui a demandé, comme elle l'a toujours fait avant ses examens et ses concerts : « Serre les pouces pour moi, papa. »

Elle a de l'humour, un grand rire ouvert, de vives réparties, un immense désir de s'amuser et une certaine chaleur humaine dont on s'imagine qu'elle doit être rayonnante lorsqu'elle, la fille du Président des Etats-Unis, oublie qu'elle est en représentation. Et elle doit l'oublier assez facilement.

« Je ne veux pas être photographiée au Trocadéro »

On lui prête quelques espièglieries sympathiques. Elle glisse des petites cuillers dans la poche des invités de la Maison Blanche, pour saquiner les policiers qui veillent sur l'argenterie ; elle dit à sa mère lorsqu'elle la retrouve en face d'elle dans une réception ennuyeuse : « Est-ce que nous ne nous sommes pas déjà rencontrées dans d'autres circonstances ? »

Pour jouer des tours aux photographes qui la mitraillaient après sa conférence de presse, dans les jardins du Trocadéro, elle pivotait brusquement sur ses talons et s'en amusait fort.

— Le Trocadéro ? s'était-elle d'abord exclamée. Mais, je ne veux pas être photographiée au Trocadéro !

Elle croyait qu'il s'agissait d'une boîte de nuit.

Elle avoue volontiers qu'elle a été une petite fille « outrageusement gâtée », et il lui en reste évidemment quelque chose : un ton facilement cassant et puéril avec des exclamations intraduisibles mais qui correspondent à peu près à nos : « Sans blague ! » et à nos « Tu parles ! »

Elle a été gifiée une fois par son père, en vingt-sept ans, et toute la famille s'en souvient encore avec émotion. Mais ce père qui l'adore, qui déchire d'énervement les programmes quand il assiste à ses concerts et qui murmure à ses voisins :

— Est-ce que ce n'est pas épouvantable de voir ma pauvre petite Margaret toute seule sur cette grande scène sans pouvoir l'aider ? ce père gâteau est taquin.

A un moment donné, elle s'était mise à appeler tout le monde « dearie » que l'on peut traduire à peu près par « mon chou », depuis sa grand-mère jusqu'au petit chat.

— Toutes les fois que tu diras « mon chou », je te retiendrai cinquante francs sur ta semaine, déclara le président.

Après un dîner qui lui coûta ainsi deux cents francs, Margaret fut guérie.

Maintenant, elle gagne plus d'argent que lui, elle vient de signer un nouveau contrat avec la radio et la télévision, elle s'est engagée pour trente concerts et le président a dû se résigner à laisser « Baby » louer un petit appartement à New-York où elle vit sous la surveillance de la secrétaire personnelle de Mme Truman. Cet aimable chaperon l'a également accompagnée dans ce grand voyage en Europe. le premier.

— Tu regarderas bien tous les monuments, lui a dit son père, lorsqu'elle est partie, et tu me raconteras.

Elle regarde bien, elle court partout et entre deux parties de quatre mains au piano, le père et la fille auront bien des choses à se dire au retour.

L'amour de la musique est une maladie familiale. Il a rêvé d'être virtuose, elle est devenue cantatrice. Et il lui a fallu un fameux courage.

En dépit des critiques, des attaques et des plaisanteries qui courent sur sa voix de soprano léger — trop léger, dit-on — elle s'entête et chante, tenace, acharnée, décidée à faire carrière et à triompher de l'ironie plus ou moins bienveillante avec laquelle ses exploits artistiques sont accueillis. C'est la première fois que la fille de l'un des trente-deux présidents qui se sont succédé aux Etats-Unis essaye de se faire un nom par son propre travail.

Ne s'est-elle pas encore mariée parce qu'elle veut chanter, ou bien veut-elle chanter parce qu'elle n'est pas mariée...

Cette petite personne d'apparence un peu mièvre a, semble-t-il un épiderme de crocodile quand on tente de la griffer pour que saigne un peu son cœur, son amour-propre.

Elle veut chanter, et puis voilà. Elle vocalise dans son bain, elle travaille deux heures par jour avec une ex-grande cantatrice américaine Helen Traubel.

Sa vocation a été déclenchée par l'enthousiaste épouse d'un « pétrolier » du Missouri, Mrs Strickler, qui voyageait un jour avec elle en voiture et l'entendit chantonner. Elle avait onze ans. La dame avait la folie des découvertes et de la musique : elle persuada Mme Truman que Margaret devait travailler sa voix.

Elle débuta, à dix-neuf ans dans *La Comtesse Maritza*. Il y avait 297 choristes. Elle fut la 298e. Elle prit un faux nom pour auditionner devant une chanteuse célèbre qui fut fort encourageante. Maintenant, elle a indiscutablement un public. Elle ne chantera pas à Paris : ce qui nous évitera d'émettre une opinion sur le rossignol de la Maison Blanche. Avec du travail et de l'opiniâtreté, on devient plus facilement président des Etats-Unis que Lily Pons. Mais quand une voix vous rapporte déjà cent mille dollars par an, n'est-ce pas, en quelque sorte, une voix d'or ?

Le but immédiat de Margaret Truman, c'est de prouver qu'elle demeurerait capable d'attirer les auditeurs même si son père n'était plus président. Il semble qu'elle est en train de l'atteindre.

Son voyage en Europe s'effectue strictement à titre privé, l'ambassadeur a tenu à le rappeler en termes énergiques et on avait un peu l'impression qu'il déclarait : « Rien de ce qu'elle dira ne pourra être retenu contre elle... » Surveillée, encadrée, gardée, miss Truman ne risque guère de se laisser aller à d'imprudentes confidences.

Elle sait parfaitement bien ce qu'elle fait comme ce qu'elle dit et sa spontanéité ne m'a pas paru plus authentique que ses perles bien que l'une et les autres soient bien imitées. On m'a assuré que sa montre d'or lui a été offerte par le général de Gaulle pendant la guerre, mais je n'ai pas pu vérifier ce détail parce que « le temps des questions » était fini. Allez, rompez !

Elle fait tout son voyage avec trois valises, coupe et « permanente » elle-même ses cheveux, n'oublie jamais de tremper le soir ses bas de nylon dans l'eau froide pour qu'ils durent plus longtemps. Dans ce domaine, elle est volontiers bavarde et avec drôlerie, « Boîte à potins », l'appelle son père qui lui conseille parfois de mettre le costume que l'émir d'Irak lui a offert, parce que « il recouvre aussi sa bouche ».

Sa situation de visiteuse, à la fois officielle et privée, n'est pas facile, son adolescence et son éducation de petite bourgeoise ne l'ont guère préparée à jouer les ambassadrices et si l'Amérique est dure et injuste qui écrit : « Miss Truman n'a donc qu'une robe du soir ? Miss Truman est obligée de chanter avec soin, à cause de la pauvreté de ses moyens... Miss Truman est sortie deux fois avec M. So and So. Est-elle fiancée ? », ce qui rend M. So and So circonspect et la vie de miss Truman intenable, l'Europe aussi est dure à sa façon.

Mais elle triomphe de l'une et de l'autre avec les mêmes armes : la simplicité, l'humour et la bonne humeur. Et n'ajoutons pas aux préoccupations de M. Truman : « Baby » se tient bien, ici aussi nous savons ce que c'est que l'orgueil paternel et nous sommes tous capables d'affirmer avec un grand sérieux en sortant une photo de notre portefeuille : « Ce n'est parce que c'est ma fille, mais — regardez plutôt ! — je vous assure qu'elle est adorable. »

Vincent Auriol a commenté « Antigone » pour Margaret Truman, mardi dernier, à la Comédie-Française.